

Veillée d'armes

En ce matin de mai 399 avant notre ère, une joyeuse animation règne sur l'agora^{1*} athénienne. Le soleil est déjà bien haut dans le ciel, et les dernières gouttes de rosée s'évaporent des buissons odorants de thym, de sauge et de romarin. Au milieu de la foule bigarrée, se détachent deux jeunes éphèbes*, Hermogène et Apollodore. Déjà ils ont dépassé le gymnase, les édifices de la tholos* et de l'Héliée*.

Sanglés dans leurs chlamydes* sombres, l'air soucieux et empressé, ils tentent difficilement de se frayer un chemin dans la foule et le va-et-vient des charrettes ambulantes, chargées d'outres de vin. C'est comme si, en ce lendemain des grandes fêtes religieuses de

¹ Les mots suivis d'un astérisque renvoient au lexique en fin de volume.

printemps, tout Athènes s'était donné rendez-vous au marché : métèques* affairés derrière leur boutique, esclaves ployant sous les faix, colporteurs vendant pour une obole oignons et poisson séché, athlètes se rendant au stade au pas de course, courtisanes dissimulées dans les encoignures des portes, le visage couvert de céruse, mendiants aux mains crevassées comme du papyrus, armateurs flamboyants recrutant des équipages pour l'Hellespont*...

Au milieu de ce tohu-bohu, les deux amis ont bien du mal à s'entendre : c'est un concert de clameurs, avec les vociférations des charretiers, les interpellations des bonimenteurs, les braiements des ânes et les aboiements des chiens.

– Tu es certain qu'il est au marché ?

– Pas de doute, il y passe toute la journée.

– Où vas-tu maintenant ?

– Je vais voir du côté de cet attroupement, suis-moi.

Hermogène se dirige vers le vestibule de la stoa* au sud du marché ; à l'ombre des colonnes, surélevée de quelques marches, une troupe d'acteurs béotiens joue une farce poétique : une évocation comique de l'histoire de Thésée et du Minotaure. Un peu plus loin, c'est un orateur

qui s'est juché sur une escabelle, en quête de public, plus loin encore ce sont des jongleurs, des joueuses de lyre et des rhapsodes*... mais Socrate, décidemment reste introuvable.

Alors, les deux amis se décident à entrer dans le dédale, le cœur du marché, tout un réseau de venelles étroites bordées d'échoppes colorées. Tanneurs, potiers, cordonniers et tisserands ont installé leurs auvents dès l'aube ; ils côtoient les étals des joailliers, ferrailleurs, apothicaires ; plus loin on trouve les comptoirs des changeurs et les officines des prêteurs. Mais toujours pas de Socrate, il faut s'enfoncer encore.

Maintenant ce sont les fruits et légumes : ici se vendent toutes les prémices du printemps de l'Attique* : feuilles de vignes, artichauts, asperges, pois frais ; melons, pastèques, pêches, cerises ; à côté, ce sont les choux en pyramides imposantes, et aussi les lentilles, les fèves et les haricots noirs et blancs dans leurs paniers d'osier ; derrière encore, les olives baignant dans leur huile. Celles-là côtoient les fromages de chèvre et de brebis de Béotie* et, dans un renforcement humide et odorant, les étals de sardines, anchois, poulpes et calamars venus le matin même du Pirée. Le niveau sonore est encore monté d'un

cran, comme si jamais ne cessait la fête autour de tous ces produits de la terre. Enivrés par ce charivari, les chalands circulent, grisés aussi par le concert d'odeurs fortes ou subtiles qui flottent dans les passages : parfums pénétrants des épices, fragrances des huiles et parfums, saveurs fruitées du jasmin, relents des grillades mélangées aux odeurs âcres des saumures.

Nos jeunes amis progressent encore, se tenant par la main pour ne pas se perdre ; ils contournent les attroupements qui se forment devant les échoppes de soupe aux lentilles, de calamars frits et de gâteaux au miel, puis s'attardent un instant devant les boutiques, mieux ombragées et plus calmes, des vendeurs de vin : grands crus de Lesbos et Thasos, et, dans leurs outres généreuses, les vins ordinaires de Santorin et de Crète.

– Il est habillé comment ?

– Comme toujours, il porte le même manteau gris, été comme hiver, et pas de sandales.

Les éphèbes se sont remis en route, dépassent le monument aux héros, le rocher des sources, contournent le petit Hermès tutélaire du carrefour, et s'engagent enfin dans un nouveau réseau de venelles bondées. Et soudain

Hermogène tire son ami par la tunique : « C'est lui, là, devant l'étal de fruits ! ».

Comme à l'accoutumée, Socrate est en grande discussion. Son interlocuteur du jour est un jeune maraîcher qui a pris ses quartiers à l'ombre d'un généreux olivier.

– Socrate, pas une minute à perdre, tu dois nous suivre, tu es menacé ; une réunion de tes amis est organisée chez Criton !

– Bonjour, Hermogène... Mes amis ?, mais ils sont ici, tout autour de nous. Ainsi, Phitias, qui est venu tout exprès au marché nous offrir ces délicieuses pêches du Lycabette*. Je vous présente : Apollodore et Hermogène, deux jeunes gens promis à de belles destinées...

– Mais Socrate, tu ne comprends pas, un procès est organisé contre toi ; il faut préparer ta défense.

– Allons, du calme, personne ne nous privera de cette belle matinée. Goûtez-moi plutôt une de ces pêches, ne dirait-on pas qu'elle contient toutes les promesses de l'été ? Nous devisions avec Phitias de ce qu'il en est d'être un bon cultivateur. Nous nous étions accordés pour dire qu'il ne suffisait pas de maîtriser les caprices des saisons et l'art de la taille. Qu'en pensez-vous ?

– En effet, Socrate, reprit le jeune Phitias : encore faut-il que le fruit de mes récoltes soit utile à chacun.

– Tu parles juste, Phitias ; ainsi fais-tu bien de ne pas dissimuler un fruit avarié au fond des paniers que tu vends, ni non plus de thésauriser tes précieux trésors, comme certains agioteurs le faisaient durant la récente guerre civile, en attendant que la disette fasse grimper les prix.

– Plût aux dieux que tous fassent de même, ajoute le jeune homme.

– Certes ; l’harmonie de la cité est à ce prix.

Apollodore s’impatiente : « sans doute Socrate, mais l’heure n’est pas à la philosophie, tu es poursuivi en justice ! »

– Mais précisément, fait Socrate, la justice commence ici au marché, et elle n’échappe pas à la philosophie, pas plus que le maraichage. C’est ici, comme hier et comme demain, que je prépare ma défense contre tous ceux qui m’accusent. Savez-vous que le père de ce jeune homme tente de le dissuader de travailler, considérant que le travail manuel n’est pas une occupation d’hommes libres et doit être laissée aux esclaves ? Qu’en dites-vous ?

– Tu enseignes que le travail libère et que tous les métiers sont nobles quand ils sont inspirés par la vertu.

– Parfaitement, Hermogène ; c'est le cas de notre ami : la guerre a ruiné son père qui a dû liquider sa maisonnée ; le travail de ce jeune homme assure la survie de toute sa famille. Je vous le demande alors – « qui est le plus vertueux : un fils de famille paresseux auquel son père offre les coûteuses leçons d'un sophiste en vue d'embrasser une carrière de magistrat, ou ce courageux jeune homme qui se lève aux aurores pour vendre ses fruits sur le marché ? » Puis, avisant une pêche remiseée sur le côté de l'étal : « le premier n'est-il pas comme ce fruit – il l'ouvre délicatement avec ses pouces – attirant à l'extérieur, mais tout gâté de l'intérieur ?, les vers l'ont rongé, et c'est bien à raison que Phitias l'a mis de côté ».

Finalement, cédant aux instances de ses disciples, Socrate prend congé et consent à suivre ses amis.

La maison de Criton, marchand aisé et ami de Socrate depuis toujours, est située légèrement en-dehors de la ville, sur la route qui conduit au cap Sounion. Ils y parviennent sur le coup

de midi, alors que le soleil au zénith darde ses rayons les plus chauds. Bien abrité par ses hauts murs, et agrémenté de chênes verts et de cyprès, le jardin de la propriété bénéficie d'une fraîcheur étonnante, à laquelle contribuent quelques fontaines dissimulées entre les massifs de lys blancs. Ici les bruits de l'agitation extérieure se sont estompés, ne laissant entendre qu'une rumeur lointaine.

Criton accueille ses invités la mine grave ; Platon est là aussi, ainsi que Lysias, un orateur en vogue, proche de la petite confrérie. Les présentations sont discrètes, les voix plutôt basses, comme si couvait ici quelque drame.

On prend place sous le vestibule ombragé de la cour intérieure, agrémentée de mosaïques, tandis qu'un jeune esclave tire d'un cratère* quelques coupes d'un vin épais, non mélangé ; Socrate se contentera d'eau fraîche. Criton prend la parole le premier.

– Nos amis ont déjà dû t'expliquer, Socrate : ils ont fini par passer à l'acte, tu es assigné en justice ; c'est sérieux.

– Eh bien, ce sera une expérience nouvelle pour moi : à soixante et onze ans, je n'ai pas encore fréquenté le tribunal de ce côté de la barre.

– N’ironise pas Socrate, c’est vraiment sérieux, fait Platon. Tu es convoqué pour crime d’impiété devant l’archonte-roi*. L’action en justice, graphè*, est rédigée par écrit sur une tablette, déjà exposée à l’agora ; elle relève de la catégorie des procès publics, dikai dèmosiai*, les affaires d’intérêt public qui intéressent l’ensemble de la cité.

– Et qui me fait tant d’honneur ?

– Pour ces affaires, il n’y a pas d’accusateur public ; ce sont trois personnes à l’origine de l’accusation ; trois personnes qui demandent justice au nom de la cité, mais sous leur responsabilité personnelle. Ce sont Méléto, le jeune poète, qui apparaît en premier et, derrière lui, Anytos, le tanneur devenu homme politique, et Lycon, orateur. C’est clair ; ils se sont ligüés : les trois accusateurs agissent pour les corporations qui se sentent menacées par tes enseignements, Socrate : le jeune Méléto, représente les poètes ; Anytos les artisans, Lycon les orateurs et les dirigeants politiques. C’est toute la nouvelle Athènes démocratique qui te vise ; il va falloir les affronter tous ensemble.

– Ah oui, et que me veut-on cette fois ?